

4<sup>e</sup> Année - N° 148.

Le numéro : 25 centimes

16 Août 1917.

# LE PAYS DE FRANCE



Organe des  
ETATS  
GÉNÉRAUX  
DU  
TOURISME

Abonnement pour la France... 15 Frs

*Winston Churchill*

MINISTRE DES MUNITIONS EN ANGLETERRE



Édité par  
**Le Matin**  
2, 4, 6  
boulevard Poissonnière  
PARIS

Abonnement pour l'Etranger... 20 Frs

## LE GÉNÉRAL PÉTAIN PASSE EN REVUE UNE DIVISION D'ÉLITE



Au cours de la revue, le général Pétain décore de la Légion d'honneur un capitaine qui, pendant la récente bataille de Craonne, s'est distingué tout particulièrement. On le voit épingle l'insigne sur la poitrine de l'officier.



La bataille qui s'est récemment livrée sur les plateaux de la région de Craonne a mis une fois de plus en relief la bravoure indomptable de nos troupes qui, après avoir infligé des pertes effroyables à l'armée du kronprinz, l'ont forcée à abandonner son offensive. L'un de ces derniers jours le général Pétain passait en revue, dans une localité de la Marne, une division dont la belle conduite au cours de cette bataille a fait l'admiration de l'armée. Dans le médaillon, les généraux Pétain, Fayolle et Gaucher.

# LE PAYS DE FRANCE

## LA SEMAINE MILITAIRE

Du 2 au 9 Août

**N** mauvais temps exceptionnel a contrarié les opérations sur toute l'étendue du front occidental. En Flandre notamment, l'offensive, si l'on eût voulu la poursuivre, eut été forcément interrompue par les pluies incessantes qui ont transformé la région en lacs de boue à travers lesquels il est très difficile de déplacer l'artillerie et qui font également obstacle à toute grande action d'infanterie. Mais il paraît que la continuation de la grande opération exécutée le 31 juillet n'entrait pas dans les projets du haut commandement, chez nous ni chez nos alliés. Cette opération avait un but limité, qui a été atteint largement par la conquête des positions enlevées aux Allemands : si elles étaient excellentes pour eux, elles ne le seront pas moins pour nous. Pour porter un nouveau coup, sur cette partie du front ou sur une autre, il faudra procéder à une nouvelle préparation d'artillerie qui détruirea, dans la zone choisie, les Boches et leurs ouvrages jusqu'à la distance où peuvent atteindre les obus. Cela ne veut pas dire que l'on reste inoccupé sur le territoire repris. De nombreuses opérations secondaires doivent être exécutées pour en compléter l'occupation, pour garantir la sécurité des nouvelles lignes. D'autre part les contre-attaques des Allemands ne laissent guère de loisirs aux vainqueurs. Depuis le 2 il s'en est produit tous les jours. Ce jour-là, d'importantes formations attaquent les Anglais entre Saint-Julien et la voie ferrée Ypres-Roulers : repoussées, elles reviennent plusieurs fois à la charge aussi infructueusement. Les pertes des Allemands atteignent un chiffre très élevé : chaque assaut est plus coûteux que le précédent, et le résultat en est nul. Par contre nos alliés remportent des succès sur d'autres points de leur ligne.

Le lendemain c'est sur une autre partie du front que les Boches tentent un gros effort, qui a pour but de reprendre les positions d'Infantry-Hill, à l'est de Monchy-le-Preux. L'attaque embrasse une étendue de 2.500 mètres : elle permet d'abord à l'assaillant de s'approcher des lignes britanniques, mais après plusieurs heures de combats il est refoulé partout. En d'autres endroits encore l'ennemi a attaqué, avec aussi peu de bonheur. Enfin une autre grosse attaque, en formation au nord de la voie ferrée à Roulers, est dispersée par l'artillerie de nos alliés, lesquels pendant ce temps progressent au sud de Hollebeke. Le 4, le 5, le 6, malgré le mauvais temps, sont très mouvementés ; les combats qui se livrent dans différents secteurs pendant ces trois jours sont, comme les précédents, sans profit pour les Allemands. Ils ne peuvent conserver quelques menues emprises qu'ils font dans les lignes britanniques au prix de lourds sacrifices. En fin de compte, ils en sont rejetés et laissent encore des leurs sur le terrain. Le soir du 6, les positions de nos alliés sont intactes, et ils les ont en différents endroits améliorées. On annonce en fin de journée que l'aviation a pu reprendre son travail et pour sa rentrée en scène a mis huit appareils ennemis hors d'état de nuire : 5 abattus et 3 contraints d'atterrir dans leurs lignes désemparées.

Les Français ont eu eux aussi beaucoup d'occupation en Belgique, mais il n'y a pas eu de gros mouvements de troupes ; notre artillerie n'a pas cessé d'être très active et a probablement empêché à différentes reprises les Allemands de donner suite à des projets de contre-attaques. Cela a été constaté en particulier le 2, dans la région de Bixschoote, où des indices sérieux faisaient prévoir une opération contre nos lignes, laquelle ne put s'effectuer grâce à l'intensité du tir de nos batteries. Nos soldats ont, pourrait-on dire, profité du mauvais temps pour harceler l'ennemi : le 4, on annonçait que nous avions progressé au delà du cabaret de Kortekaert et que nos reconnaissances avaient, plus loin que le front atteint, exploré le pays tout en repoussant des patrouilles. Le même jour, de petites forces françaises, opérant à l'ouest de la route Steenstraete-Woumen, occupaient deux fermes en avant de nos lignes. Cette petite guerre continue le 5 et le 6 : nos poilus sont toujours en mouvement ; une patrouille, pour ne pas revenir les mains vides d'une petite bataille, en ramène le 6 deux mitrailleuses.

Les Allemands restent aussi agités dans l'Aisne, en Champagne et dans la Meuse : battus dans toutes les rencontres, impuissants dans leurs offensives, ils ne se lassent pas de revenir à la charge et de voir fondre leurs effectifs. La région de Cerny est sans doute celle qui leur paraît maintenant la plus propice à leurs tentatives. Le 2 ils attaquent deux fois en vain ; le 3, après un bombardement serré de la région, ils reviennent à la charge plusieurs fois de suite sur un front de 1.500 mètres et ne sont pas plus heureux que la veille. Le 4 c'est encore là qu'ils attaquent. Le 5, ils essaient de nous aborder au plateau des Casemates puis, cette fois avec de forts effectifs, au sud de Juvincourt. Tout cela ne s'est traduit

pour eux que par des pertes : ils n'ont pu nous arracher le moindre lambeau de terrain ; mais nous leur avons tué des hommes et fait des prisonniers.

En Champagne, il y a eu des rencontres assez nombreuses : le 2, vers Reims et dans la région ; mais l'artillerie surtout a donné : les Allemands ont copieusement canonné nos lignes, de Saint-Quentin à l'Argonne, choisissant de préférence pour objectifs la région des Monts. Inutile d'ajouter que nos batteries ont répondu efficacement partout où elles étaient provoquées. Le 7 nos hommes font quelques incursions dans les lignes allemandes et en ramènent des prisonniers.

Dans la Meuse, la lutte d'artillerie a été particulièrement vive. Les attaques boches se sont renouvelées le 2, le 6 et le 7 dans la région d'Avocourt. Cette dernière, qui se situe entre le bois d'Avocourt et la cote 304, a été plus importante que les précédentes : elle n'en a pas moins échoué, aussi bien qu'une autre dirigée le 7 contre nos positions du bois des Caurières.

Ainsi partout nos positions restent intactes, malgré l'acharnement avec lequel l'ennemi s'évertue à nous en déloger. On signale la continuation dans tous les secteurs de la lutte d'artillerie.

Notre ministre de la marine, l'amiral Lacaze, se trouvant en désaccord avec la Chambre, a donné sa démission le 3 juillet. Il a été suivi dans sa retraite par M. Denys Cochin, sous-secrétaire d'Etat au blocus.

Nos pilotes continuent à remplir les communiqués de la mention de leurs prouesses. De nouveaux noms allongent la liste glorieuse de nos « as ». Parmi ces derniers « promus », malheureusement il est deux que nous avons perdus, peu de temps après leur inscription à ce tableau d'honneur. Le capitaine Le Cour-Grandison, « as » en avril, est tué en mai. Le capitaine Auger, « as » en mai, est tué le 28 juillet : il avait abattu 9 avions. Les autres nouveaux « as » sont : Soulier, maréchal des logis ; Fonck, adjudant ; Rousseaux, maréchal des logis ; Vitalis, adjudant ; Languedoc, sous-lieutenant ; Hugues, lieutenant. Le 1<sup>er</sup> août, on apprenait que Guynemer venait de remporter sa cinquième victoire.

On ne peut suivre régulièrement ici les opérations de la guerre aérienne : on ne peut que, de temps à autre, citer, pour donner une idée de ses résultats, quelques chiffres pris au hasard dans les communiqués, tels que les suivants : en dix jours, du 21 au 31 juillet, 20 avions et 2 drachen furent abattus. 21 avions furent descendus avariés

dans leurs lignes. 41.000 kilos de projectiles avaient été jetés par nos bombardiers sur les organisations, gares, dépôts, etc., de l'ennemi. C'est d'ailleurs tous les jours que nos avions de bombardement opèrent au delà des lignes allemandes. Enfin, deux raids d'avions sur Paris, en juillet, ont été repoussés par nos pilotes.

## NOTRE COUVERTURE

### M. WINSTON CHURCHILL

Né en 1874, il se destina d'abord à l'armée et fit son éducation militaire à Sandhurst. Après s'être battu à Cuba dans les rangs de l'armée espagnole, il servit dans l'armée britannique au Pendjab et en Egypte : il était de l'expédition du Soudan, commandée par Kitchener, qui s'empara de Khartoum. Il était lieutenant pendant la guerre du Transvaal : fait prisonnier par les Boers, il parvint à s'évader. Le journalisme peut le revendiquer : c'est un écrivain de talent ; il a publié en plusieurs volumes des récits de guerre appréciés.

Il est entré dans la vie politique en 1900, époque à laquelle les électeurs d'Oldham l'envoyèrent à la Chambre des communes, où il a depuis lors, de réélection en réélection, toujours siégié. Sous-secrétaire d'Etat aux colonies en 1905, il a été ensuite ministre du commerce en 1908, de l'intérieur en 1910, de la marine en 1911.

Il était premier lord de l'amirauté dans le cabinet Asquith lorsque, violemment attaqué à cause de son initiative dans l'expédition des Dardanelles, il donna sa démission, reprit du service avec le grade de major et vint se battre en France dans les tranchées. Sa belle conduite lui valut le grade de colonel. De retour à Londres, malgré quelques désaccords avec M. Lloyd George, il fut appelé par ce dernier au poste de président du conseil aéronautique. Enfin, le 17 juillet dernier il devenait ministre des munitions. Ses hautes qualités, son expérience, la sûreté de ses vues font de lui un précieux collaborateur pour le chef du gouvernement britannique.

# Tommy peint par lui-même

Je suis le 3.000.000<sup>e</sup> actionnaire de la Compagnie Tommy et C° not limited et made in England.

Lorsque le grand conflit européen éclata, j'étais *barman* dans un bar de Piccadilly et je servais des boissons compliquées aux jeunes élégants du voisinage. Les ayant vus tous s' enrôler dans l'armée que ce grand magicien de Kitchener improvisa en un tournemain, je pensai qu'il y avait aussi de la place pour moi au front français et je me rendis au bureau de recrutement, où un sous-officier solennel me demanda mon nom de baptême. Avant moi, un type très musclé s'était fait exempter comme « objecteur de conscience », parce que ses convictions ne lui permettaient pas de se battre contre des êtres humains. (J'appris en sortant qu'il était lutteur). En même temps que moi, un conducteur de *cab* fut déclaré bon pour le service et nous sortîmes heureux de pouvoir, nous aussi, endosser l'uniforme kaki. Le conducteur de *cab* s'appelait Bill. Nous fûmes tout de suite les meilleurs amis du monde et nous partîmes pour le camp d'instruction de W. Après trois mois d'exercices, on nous envoya sur le front français, avec les Sussex Fusiliers et, pendant un an, Bill et moi nous démolîmes des Huns entre Ypres et la Somme.

Nous avons profité d'une longue période de repos pour rédiger ensemble un petit dictionnaire de campagne à l'usage de nos braves camarades poilus de l'armée française. Ils y trouveront presque tout ce qu'ils ignorent sur les mœurs de leurs frères d'armes kakis.



Tommy.

**TOMMY** : Petit nom cordial et affectueux que les civils ont inventé pour désigner cette créature couverte de kaki, armée du Lee-Enfield, coiffée d'une noix de coco en acier, chaussée de box-calf 1<sup>re</sup> quality, rasée de près par les obus et qui pullule depuis trois ans entre Ypres et la Somme. Le grand plaisir du tommy est de tuer les Huns et de boire de la petite bière (au-dessous de 5 degrés, la seule brevetée S. G. D. G. britannique !)

Tommy est un garçon flegmatique, qui sait que la guerre peut durer 23 ans et qui attendra le onzième mois de la 22<sup>e</sup> année pour s'en faire.

Signe particulier : Tommy parle anglais.

**BULLY-BEEF** : C'est notre « singe » à nous, les Anglaises. Présentée par le gouvernement en petites boîtes carrées, cette conserve de bœuf sert à toutes sortes de choses curieuses. Dans les tranchées, on les lance aux Boches ; une de ces boîtes, dirigée d'une main sûre, suffit à mettre un Bavarois *knock-out*... Et Dieu sait s'ils ont la tête dure ! On s'en sert aussi pour caler les bancs dans les guitounes et pour tuer les rats. Enfin, on dit que certains mangent de ce beef... mais le fait demande confirmation.



15<sup>e</sup> round contre les Huns.

**MARMELADE** : Confiture dite d'orange, fournie par l'intendance. C'est le régal du guerrier anglo-saxon. Elle est livrée en fûts de 1.000 kilos et servie à la louche par les sergents-majors des bataillons. La marmelade, d'après une récente analyse pratiquée à X...-sur-Z..., est faite avec du melon, de la carotte, de la betterave, du navet et du potiron ; c'est pourquoi on l'appelle marmelade d'orange. Quelle que soit son origine, on la déguste avec satisfaction dans la tranchée ou dans la cour de ferme et on l'échange parfois contre le beurre ou les œufs des paysans français.

Le tommy sans marmelade, c'est une jolie femme sans poudre de riz.

**CLOUS DE CERCUEIL** : Expression militaire pour « cigarette ». Les Virginias offertes aux tommy sont longues et minces, d'où cette périphrase pittoresque. Ils les fument sans tristesse, le long des routes de France, en rêvant aux yeux bleus de la petite girl qui les attend, dans la chère vieille Angleterre.



Le cuistot Freddy.

**SOUVENIR** : Cri cent fois répété par les habitants de la France quand ils voient passer un régiment de soldats anglais. Les dames surtout sont particulièrement persévéantes dans cette exclamations. Alors Tommy, pour être galant, se sépare d'une quelconque petite chose qu'il porte sur lui et qu'il peut offrir sans risquer le conseil de guerre ; par exemple, son écusson de bataillon, un bouton de sa tunique, un petit drapeau de l'Union Jack ; les jours de grande chaleur et de marche forcée, Tommy donnerait même volontiers comme « souvenir » son sac, sa casquette, son fusil, sa pelle-bêche et ses cartouchières.

**THE** : L'indispensable breuvage de Tommy en campagne. Qu'il tombe de la pluie, de la grêle, de la neige, des obus ou des bombes d'aéro, il prépare son thé. Tous les récipients sont bons : marmite, bidon à essence, douille de 77, casque de tranchée, etc... Ce dernier est même très goûté car il conserve ensuite une petite odeur de thé qui fait les délices de son propriétaire.



**PERMISSIONS** : Elles sont assez variables, comme celles des camarades français. Et puis elles sont pimentées par le risque des sous-marins. Car être torpillé à l'aller, c'est le comble de la déveine pour Tommy. Il y a aussi le mal de mer... Certains braves à six poils, qui n'ont pas sourcillé à Ypres et à Bapaume, pâlissent comme un navet en mettant le pied sur le steamer.

Les remèdes proposés par les médecins-majors sont tout à fait illusoires. D'aucuns recommandent d'accumuler le sac, les musettes et les bidons sur le ventre ; d'autres, de boire une gorgée d'eau de mer chaude toutes les demi-heures ; d'autres, de prendre une infusion de camomille, de bière, d'orgeat, de menthe et d'huile d'olive avant le départ ; d'autres, de s'enfoncer un mouchoir dans la bouche pendant la durée de la traversée... Nous mettons en garde les tommy inexpérimentés contre ces méthodes scientifiques.

**NAPOU** : Mot français dont l'effet est miraculeux dans la conversation avec les paysans français. *Etymologie* : vient des mots « n'a plus » souvent articulés par les fermières, lorsqu'elles se déclarent incapables de fournir aux soldats les denrées demandées.

1<sup>er</sup> exemple : — Bonne jour Mad'm... Dou pain, avez-vous ?

La fermière répond : — Napou, M'sieur.

2<sup>e</sup> exemple : — Bonne jour Mad'm... Avez-vous du napou ?

La fermière répond : — Oui, M'sieur... voilà.

Et elle coupe une livre de pain.

C'est ainsi que dans la conversation usuelle napou veut dire « du pain », « des œufs », « de la bière », « un lit », « une maison brûlée », « une guitoune éboulée », « une permission suspendue », etc...

**ZIG-ZAG** : Autre mot français indispensable au tommy. Etre zig-zag, cela veut dire avoir son plumet, être émêché... Il est recommandé d'employer ce mot lorsque le patron de l'estaminet refuse un x... verre de bière, parce que le consommateur lui semble un peu trop mûr. On dira alors froide-ment, en s'appuyant contre la table : « Moi, M'sieur... pas du tout zig-zag... Donnez-moi un glass ! »



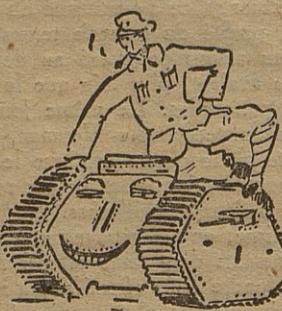
Entente très cordiale.

**GIG-A-GIG** : Expression franco-anglaise dont l'origine est très discutée par les philologues de l'arrière. Certains savants y ont découvert la racine *gig* de la danse bien connue ; d'autres y voient une abréviation du mot familier français « gigoter ». Gig-à-gig ce serait donc deux personnes qui dansent la gigue en même temps... Quoi qu'il en soit, cette expression joyeuse est souvent employée pour désigner les péripéties d'un flirt entre un tommy et une demoiselle qui n'est pas inaccessible aux charmes d'une entente très cordiale.

**PROVOST-MARSHALL** : C'est la bête noire de Tommy. Chef de la maréchaussée, de la police aux armées, il terrorise celui dont la conscience n'est pas tranquille. Il fait fermer les estaminets à des heures étranges ; il consigne les endroits où l'on s'amuse ; il a l'œil ouvert sur tout et son brassard noir et rouge est un épouvantail.

**ARCHIBALD** : De même que les Boches ont baptisé le 75 français « le petit Gustave », nous appelons Archibald notre canon de campagne. Toute notre artillerie a ainsi des surnoms bizarres. Les « grenouilles », sont les crapouillots ; le « petit ourson », c'est l'obusier de 105 ; « mère » et « grand'mère », ce sont les 220 et les 305 ; enfin la « paresseuse Lizzie », c'est notre plus gros canon de siège, d'un calibre analogue à celui des grosses pièces du fameux cuirassé Queen-Elizabeth.

**CREME DE MENTHE** : Ancêtre célèbre, à présent, des tanks, Crème de menthe a connu la plus bruyante notoriété. Elle débute sur le théâtre de la guerre, comme grande étoile, en septembre 1916. Elle eut un tel succès que les Boches, au parterre, se hâtèrent vers la sortie sans se faire rembourser leurs fauteuils.



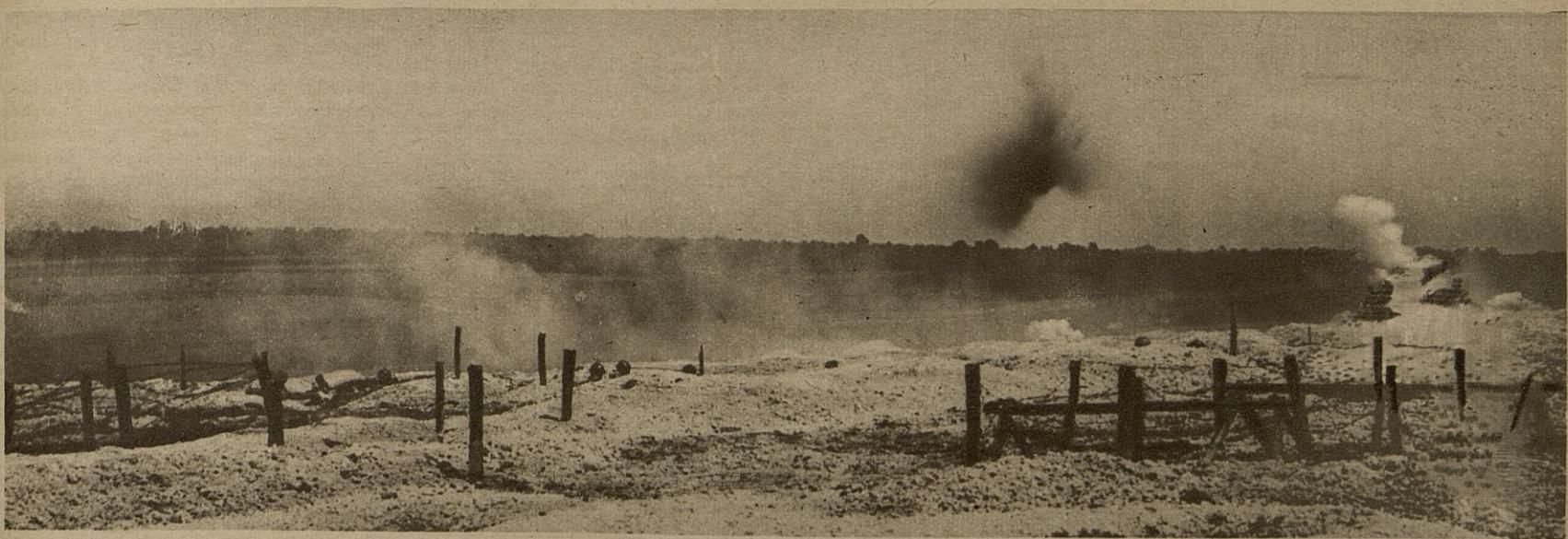
Crème de menthe.

Crème de menthe, mariée à Cordon-Rouge, tank du sexe mâle, a eu beaucoup d'enfants. Un peu lourdauds d'apparence, ceux-ci mettent souvent les pieds dans le tas. Ils ont besoin d'une main ferme pour les conduire. Ils boivent de l'essence et crachent du fer. Avec leurs camarades français, ils boiront aussi les obstacles et cahin-caha, grincant des dents et des pignons, ils prendront tout doucement le chemin du Rhin.

*Pour la Compagnie Tommy et C°*

MAURICE DEKOBRA.

## LA BATAILLE SUR LE CHEMIN DES DAMES



*La première vague d'assaut partie, on voit sortir de la tranchée la tête des hommes de la deuxième, qui vont s'élanter.*



*Une lourde nuée de gaz asphyxiants, dont la base traîne sur le sol, s'avance vers nos lignes ; mais l'alerte est déjà donnée.*



*Pendant que les Allemands multiplient inutilement leurs attaques au chemin des Dames, nos offensives y sont toujours heureuses. Ces photographies ont été prises pendant que nos troupes leur enlevaient quelques tranchées. Maîtres de la première ligne, nos fantassins vont repartir à l'assaut de la deuxième. En prévision d'un tir de barrage on se tient prêt à demander à notre artillerie d'allonger son tir pour précéder la vague, au moyen de fusées dont l'une se voit à gauche sur le parapet de la tranchée conquise.*

## LES VICTIMES DES PIRATES

## Perdus dans la Mer du Nord

C'est le 16 mai 1917 ; il est 3 heures de l'après-midi ; la mer s'étend assez belle avec la teinte gris verdâtre qu'elle revêt si fréquemment dans ce grand large. A vitesse réduite, en promeneur qui circuleraient oeil au guet et nez au vent, le croiseur auxiliaire bat l'estrade, fouillant tout ce secteur de la mer du Nord qui a été confié à sa surveillance. Un bon navire, ce paquebot armé en guerre, le C..., à la corne duquel bat fièrement dans le ciel clair le gai pavillon aux trois couleurs de France, — un bon navire qui fait consciencieusement son métier de chien de garde. Là, sur cette ligne idéale tracée en barrage de blocus par les amirautes alliées et unissant l'Écosse à l'Islande, ils sont ainsi un certain nombre de surveillants qui ont pour mission d'arrêter tout ce qui circule sur la mer. « Montrez vos papiers, justifiez de la pureté de vos intentions et de la loyauté de votre cargaison... Si vous n'êtes pas en règle, la saisie... Si vous êtes douteux, en route vers un port allié où l'on vous visitera. »

Et dans ce but le C... possède un gros équipage, un fort état-major, car à chaque instant un officier, un second-maître et quelques hommes sont jetés au passage en équipage garnisera à bord d'un navire rencontré en route, avec mission de le conduire à la visite. C'est ainsi que certains de ces officiers ont conduit chacun jusqu'à 12 ou 15 navires à la visite à Stornway ou ailleurs.

Aujourd'hui le C... n'a encore rien vu... Il cherche... et tout d'un coup un cri de la vigie : « Voile... » Longues-vues et jumelles tombent en arrêt... A 10 milles se dessine un château de toiles, une mât... Cap est mis dessus... La silhouette grossit, se précise, s'identifie : trois-mâts goélette avec coque peinte en gris ; sur la peinture grise, en tache éclatante de sang, le rouge pavillon de Danemark écartelé de sa croix blanche est figuré, fait de minium et de céruse ; et le même pavillon flotte à la corne.

Qui est ce Danois ? d'où vient-il ? où va-t-il ? que transporte-t-il ? Pourquoi franchit-il la ligne du barrage allié ?

Le C... s'est rapproché et ce sont les formalités ordinaires de l'arrasement en haute mer. Signaux d'arrêt, mise en panne du voilier, le C... stoppe, détache une embarcation qui gagne le petit navire. Le capitaine exhibe ses papiers : ce Danois est le F..., de 300 tonnes, et qui porte ou est censé transporter du sel. Papiers peu clairs d'ailleurs. Et puis ce trois-mâts semble bien lourdement chargé, son liston affleure la mer ; comment, par ailleurs, visiter en haute mer une cargaison de sel ? En pareil cas la consigne est formelle. Le capitaine du C... détache à bord une section avec ordre de conduire le F... au plus proche port allié pour visite. Immédiatement l'enseigne de vaisseau de 1<sup>re</sup> classe de réserve Louis-Célestin Dagorne, dont c'est le tour de mission, embarque avec une garde armée composée du second-maître Quemeras et des matelots Kerguillec et Devautour.

Il est exactement 16 h. 30.

Un suprême échange de signaux a lieu ; le C... donne ses derniers ordres, puis fait en avant et reprend sa croisière. Pendant ce temps Dagorne s'installe et commande la mise en route ; à 17 heures, le F... quitte sa position de panne, les voiles sont livrées de nouveau au vent et le Danois arrasé part tribord amures en direction nord-est.

L'enseigne Louis Dagorne, en temps de paix lieutenant au long cours, mobilisé par la guerre, est un Breton de Saint-Briac ; calme et flegmatique, excellent manœuvrier, il a vite fait de s'installer. Le trois-mâts, d'ailleurs de petites dimensions, 300 tonnes, possède un équipage réduit au strict minimum composé d'un capitaine et de quatre hommes. Comme il est de règle, afin de ne jamais diminuer les provisions du navire arrasé, provisions qui sont strictement calculées pour le nombre des hommes d'équipage et d'après la durée probable du voyage, Dagorne a emporté du C... les provisions des siens, soit 10 jours de vivres. L'équipage du Danois et les garnisiers français font donc cuisines séparées.

Six nuits et cinq jours s'écoulent ainsi dans la plus parfaite tranquillité jusqu'au 22 mai à midi : la mer est belle, la brise petite et variable passant de l'est-sud-est au sud-sud-est. Le capitaine danois et Dagorne, qui s'entretiennent en langue anglaise, font tous deux le point avec régularité et le navire louvoie pour gagner dans la direction indiquée, sans qu'aucun incident spécial soit à signaler.

Le 22 à midi la brise fraîchit et vient au sud-ouest ; le F... met aussitôt le cap sur Butt-of-Lewis et marche 4 noeuds. La journée passe... le soir tombe...

Dagorne, comme il le fait chaque soir, passe l'inspection du bord : en particulier il constate que la grosse embarcation mise, à toute éventualité, en position permanente de lancement sur son chantier au milieu du pont, est comme il l'a ordonné garnie d'une caisse à biscuits, d'un baril d'eau, d'un compas de

route et d'une voilure toute préparée. Puis, laissant à leur poste les hommes de quart, il descend dans l'entrepont : c'est le second-maître Quemeras qui est de veille.

A ce moment il est 10 h. 30 du soir, la nuit tombe, la brise a molli, devenue un vent de suroît irrégulier ; le navire marche très lentement tribord amures toute sa toile dehors et la mer est houleuse d'une houle longue qui donne des amplitudes de 1 mètre à 1 m. 50 ; la visibilité est très réduite.

Dans ce crépuscule une gerbe rouge surgit sur tribord, flamme longue qui accompagne le bruit d'un projectile se vissant dans l'air, un grand souffle passe et de l'autre côté du bâtiment, à 200 mètres environ par bâbord, l'obus tombe à la mer.

« Sous-marin en vue par tribord ! » a crié le second-maître Quemeras qui devine plutôt qu'il n'aperçoit la silhouette du pirate.

A la détonation, au cri, Dagorne est déjà remonté sur le pont ; l'alarme est donnée, le F... mis en panne instantanément par les efforts combinés du second-maître français et du timonier danois... Le trois-mâts abat dans le lit du vent et reste immobile, voiles faséyantes.

Une seconde gerbe rouge jaillit dans la même direction, un second projectile passe en vrombissant, effleure le mât de misaine et tombe à l'eau à 50 mètres sur bâbord en éclatant. Tir extrêmement imprécis ; évidemment le sous-marin, que l'on voit mal, ne voit pas mieux : la lueur crépusculaire, la houle le gênent, lui si bas sur l'eau qu'il est masqué à chaque instant. A la lueur Dagorne juge que son ennemi est environ à 1.200 mètres.

Rapidement il rassemble ses hommes, ordonne l'évacuation nécessaire et prévue, détruit ses papiers confidentiels, appelle les marins danois qui sont dans l'entrepont. Le capitaine du F... met lui-même à la mer le youyou de l'arrière ; les Français s'emparent autour de la grosse chaloupe. Le sous-marin s'est rapproché. Il tire une troisième fois.

C'est un obus à shrapnells qui éclate juste au-dessus du pont avec un déchirement strident : le matelot Devautour s'écroule, la tête traversée, le second-maître Quemeras s'abat, l'épaule brisée ; la grosse chaloupe est trouée en pleine coque couvrant de sa masse Dagorne qui sent siffler les éclats autour de lui.

Les Danois ne sont pas encore sortis de leur poste où ils achèvent de s'habiller. Le capitaine a mis le youyou à la mer, lui seul, et le maintient à une trentaine de mètres du F... Sans hésiter Dagorne se jette à la mer, rejoint le youyou à la nage, le ramène avec le capitaine du côté opposé au sous-marin, remonte à bord, saisit son second-maître blessé et le glisse dans le youyou. Puis cette petite embarcation légère et peu stable étant absolument incapable de porter tout le monde, Dagorne, aidé des Danois sortant à ce moment de l'entrepont, parvient à faire glisser la grosse chaloupe à la mer où, malgré ses avaries, elle flotte soutenue par une double ceinture de Kapok dont l'officier français a remarqué la présence et connaît l'efficacité. Toutes ces opérations n'ont pris que quelques minutes : le sous-marin de plus en plus proche et qui maintenant voit très bien à qui il a affaire, un voilier neutre, continue cependant son tir sans arrêt ni sommation. Le F... est complètement encadré par des obus de 100 mm : il faut fuir.

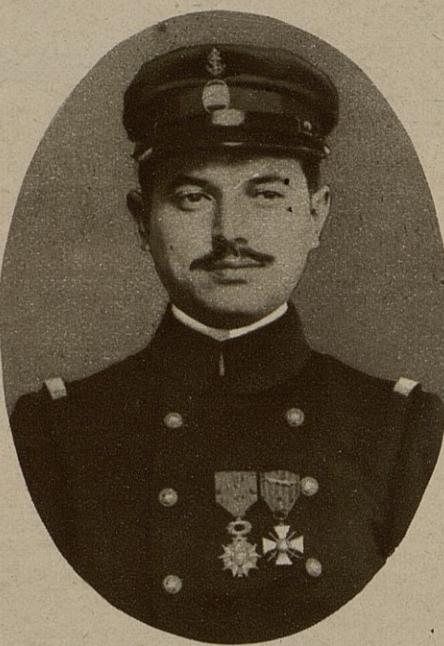
Sur l'ordre de Dagorne, les deux embarcations, contenant les cinq marins danois, le second-maître blessé et le matelot français Kerguillec, s'éloignent à l'aviron. Dagorne reste seul à bord ; il se penche sur son matelot Devautour, cherche à le ranimer et constate que la mort a fait son œuvre. Alors Dagorne se relève, voit le sous-marin à 500 mètres et se jette à la mer afin de rejoindre ses canots auxquels il arrive en nageant. Immédiatement il ordonne de s'éloigner à force de rames. Il est temps : le sous-marin a enfin assuré son tir et le quatorzième obus lancé par lui éventre en plein l'un le F... qui, buvant l'eau par une énorme brèche, s'incline, chavire et coule toutes voiles dehors...

Dans l'obscurité grandissante les chaloupes fuient... Le sous-marin les devine mieux qu'il ne les voit et se lance à leur recherche, tirant au hasard. Un quinzième obus passe en ronflant auprès des embarcations et va éclater à 400 mètres de là.

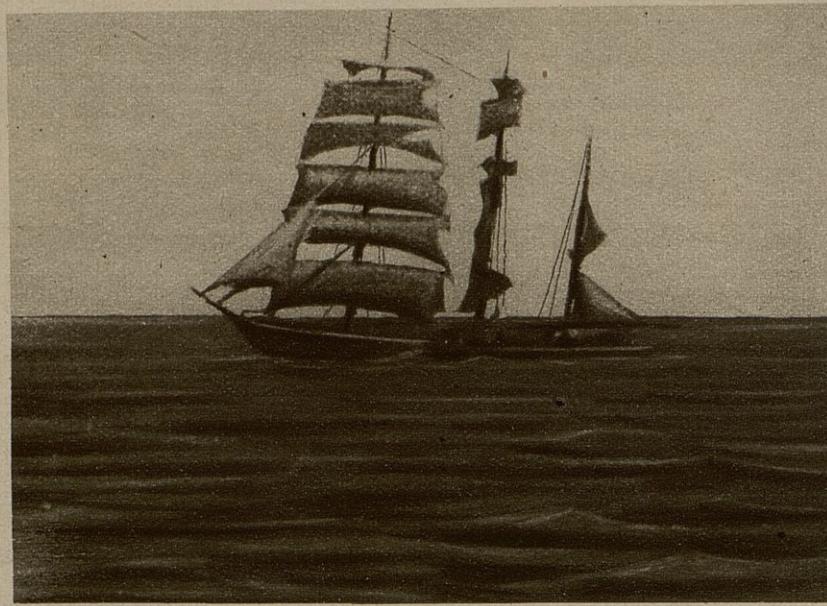
Le sous-marin lui-même approche... Avec un sang-froid parfait, Dagorne a pris soin de noter que ce sous-marin mesure environ 120 à 130 mètres de long, porte 4 mâtereaux à antennes, 2 périscopes, 2 canons de 100 mm, qu'il est peint en gris clair et ne présente pas de numéro. Le pirate est à 150 mètres à peine... il cherche... ne trouve pas... vire un instant... puis plonge en direction ouest et disparaît. Il est 11 heures du soir.

La mer a grossi : il y a six hommes dans le youyou qui fait eau, et deux hommes dans la grande embarcation qui est remplie jusqu'au liston et qui ne se soutient que par l'effet de la double ceinture de Kapok. Où est-on ? A l'estime et d'après le point fait à midi les naufragés abandonnés au péril de la mer doivent se trouver à environ 90 milles de terre, soit plus de 165 kilomètres du point d'atterrissement le plus rapproché. Dans ces conditions, l'enseigne Dagorne juge nécessaire de se mettre immédiatement en route vers le sud afin de tenter au besoin la rencontre d'un patrouilleur.

La grosse embarcation trouée, son compas brisé par les éclats d'obus, est en piteux état : on transporte dans le youyou le biscuit et le baril d'eau douce. Dans



L'ENSEIGNE DAGORNE,  
Lieutenant au long cours.

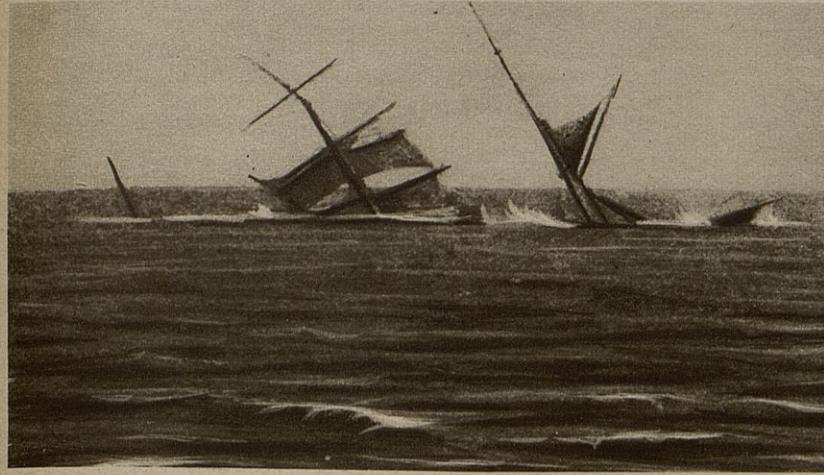


LE TROIS-MATS VIENT D'ÊTRE TORPILLE.

la chaloupe où Dagorne et le matelot Kerguillec se relaient tour à tour, on a de l'eau jusqu'à la ceinture.

A deux heures du matin le vent tombe, la mer calme, le jour point. Dagorne aussitôt fait mettre la ceinture de Kapok au youyou, évacue la grosse embarcation, réunit tout le monde dans le youyou, puis abandonne la chaloupe dont le poids et les avaries sont un péril et un retard.

Alors commence la plus dramatique et la plus émouvante épopée : il y a huit hommes dans cette minuscule embarcation perdue au milieu de la mer du Nord, huit hommes dont l'un, blessé grièvement, est couché au fond du youyou incapable du moindre mouvement et dépourvu de tout pansement et de tout



QUELQUES MINUTES APRÈS LE TORPILLAGE, LE TROIS-MATS S'ENGLOUTIT.

médicament. Comme provision une caisse de biscuit, un baril d'eau. Ni mât, ni voile, ni boussole.

Les sept valides se mettent immédiatement aux avirons : se guidant le jour sur le soleil, la nuit, faute d'étoiles, sur le mouvement de la houle, ils rament sans arrêt du 23 mai à 2 h. 30 du matin jusqu'au 24 mai à 8 heures du soir, soit 42 heures de nage sans interruption, couvrant 40 milles marins approximativement, plus de 70 kilomètres, par cet effort prodigieux.

Le 24 mai, à 8 heures du soir, au moment où le soleil tout rouge s'incline vers la mer, sur ce disque enflammé une fumée se détache, un noir panache qui barre l'astre empourpré... Une fumée... un navire... le salut... Vite un suprême effort : les avirons maniés furieusement creusent la mer, le youyou saute sur les lames qui justement grossissent... C'est un coup de suroît qui s'annonce... Qu'importe, puisque voici tout proche le sauvetage... la vie ! 5 milles à peine séparent le youyou du navire déviné, puis maintenant visible... La vie ?... hélas non, c'est le péril, l'ennemi, la mort... Le navire est un sous-marin allemand naviguant en surface, long de 100 mètres environ, portant un periscope, pas de mâtereau, pas de numéro et deux canons : il se découpe en silhouette sur le couchant tout rouge !...

Fuir... il faut fuir le plus promptement possible, fuir avant que ce pirate qui cherche aventure ait eu le temps d'apercevoir le frêle youyou dansant aux creux des lames...

Et le youyou repart à toutes rames dans la nuit tombante par une mer que le coup de suroît creuse maintenant de plus en plus.

Effroyable situation : c'est la troisième nuit qui commence. Dépassant à peine de 10 à 15 centimètres la surface de l'eau, l'embarcation lutte péniblement contre la houle dont les embruns glacés trempent les marins : or si les Danois ont eu le temps de se vêtir, si l'un d'eux a même son ciré, les Français, eux, n'ont pas eu ce loisir et ils possèdent tout uniquement leur pantalon et leur chemise de laine. Impossible d'avancer ; il faut fuir devant la houle, perdre une partie du chemin si durement gagné.

Le jour se lève, journée du 25 : à 9 heures un cri de joie, de la fumée, un bloc de fumée ! Ce sont trois cargos escortés de deux chalutiers qui font route vers l'ouest. Hélas ! les naufragés ont beau forcer de rames, appeler, hisser une chemise au bout d'un aviron : dans cette mer creuse qui à chaque instant emplit le youyou, ils ne sont pas aperçus et le convoi passe.

A 11 heures du matin, il n'y a plus d'eau douce : pour manger un peu du biscuit restant, il faut le tremper dans l'eau de mer dont l'âcreté brûle la gorge et l'estomac. Le gros temps fait dériver le youyou : à l'estime de Dagorne on a été rejeté au moins à 110 milles, à plus de 200 kilomètres de terre ! Epouvantable journée : le capitaine et le cuisinier danois se mettent à boire de l'eau de mer et le délire les prend ; bientôt ils agonisent.

Une nouvelle nuit passe, nuit de houle, de lames sourdes, de dérive, de froid et de soif.

La journée du 26 mai commence : à 10 heures du matin le cuisinier expire... à 4 heures de l'après-midi le capitaine meurt à son tour au moment où le gros temps se calme. Le désespoir envahit les survivants. En vain Dagorne les supplie, les adjure, les encourage : les malheureux dorment sur leurs avirons. Enfin par un effort prodigieux ils se ressaisissent, et le youyou reprend sa route, son calvaire, avec deux morts à bord...

Mais aucun navire n'apparaît en vue et, la journée s'avancant, Dagorne se voit contraint de procéder à la cérémonie de l'immersion des cadavres. Cérémonie qui revêt toujours un caractère d'émotion suprême lorsqu'elle est accomplie sur un pont de navire, plus tragique encore dans cette barque minuscule dont le bordé affleure la mer, dans ce youyou sans cesse prêt à couler bas... La nuit est venue, il est 10 heures du soir.

Quand se lève l'aurore du 27 mai, il y a quarante-huit heures que l'eau douce manque à bord : la soif, une soif de martyre, dévore les six survivants, soif qui croît d'heure en heure, presque de minute en minute... A 7 heures du matin un cri s'élève : « Un chalutier ! » Oui, aucun doute n'est possible, c'est bien un patrouilleur ; une joie immense gonfle le cœur des malheureux car ce chalutier

vient droit sur eux : avec une ardeur de folie ils se courbent sur les avirons... la distance diminue, diminue rapidement... elle n'est plus que de 4 milles... de 3 milles... quand brusquement le chalutier, qui n'a rien vu, change sa route de 180 degrés et s'éloigne aussi vite qu'il approchait, continuant son métier de chien de garde courant en zigzag... Un immense découragement saisit les naufragés : décidément leur youyou est trop petit : on ne le voit pas dans les lames...

Tout d'un coup du ciel voilé de nuages une goutte d'eau tombe : toutes les têtes se lèvent... c'est la pluie, la pluie qui commence enfin, pluie bénie, car la pluie c'est de l'eau douce. Une scène poignante se déroule alors : sans souci de la dernière déception, les malheureux n'ont plus que cette idée : de l'eau. Abandonnant les avirons, ils se dressent sous l'averse commençante tendant les bras, renversant la tête, la bouche ouverte pour recueillir un peu de cette eau bienfaisante qui tombe du ciel. Riant, pleurant à la fois ils reçoivent en plein visage l'averse, plus courte hélas ! qu'ils ne la souhaiteraient, et quand elle est finie, pour tenter d'apaiser cette soif inextinguible que la pluie a encore excitée, les infortunés lèchent leurs mains humides, leurs vêtements trempés...

Une détente nerveuse succède à cette scène. Le youyou erre à l'aventure. A trois heures de l'après-midi une silhouette se profile à l'horizon. Une voile. Par un suprême sursaut d'énergie, les naufragés saisissent leurs avirons et, profitant de ce que la brise tombée tient le voilier à peu près immobile, ils nagent avec frénésie droit sur ce navire pendant quatre heures de suite, le voyant peu à peu grossir devant eux. A 7 heures du soir ce bâtiment n'est plus qu'à 5 milles du youyou à bord duquel on redouble d'efforts. Tout d'un coup une petite brise se lève, le bâtiment met sa toile toute dehors et, sans avoir rien vu, s'éloigne. En vain du youyou partent cris et signaux : le voilier continue sa route... Est-ce encore une fois fini ?

Non... à 8 heures la brise tombe, le voilier s'immobilise à 7 milles environ du canot.. Dagorne encourage ses hommes... les avirons plient, battent rageusement la mer... Cette fois le youyou gagne à vue d'œil : c'est un effort furieux qui dure trois heures et demie. La nuit encore une fois est venue. A 11 h. 30 le youyou arrive à un demi-mille de l'arrière du bâtiment sur le pont duquel, malgré l'obscurité, on aperçoit des hommes. Les naufragés poussent de grands cris : du bord on répond... Cette fois pas d'erreur, c'est bien le salut.

Les Danois, à ce moment, reconnaissent le bateau, un compatriote : c'est le C..., voilier de la même Compagnie que leur malheureux F...

Un suprême effort est donné : le youyou accoste le flanc du voilier danois et, complètement exténués, les naufragés se hissent à bord en criant d'une voix mourante : « De l'eau ! de l'eau ! » Et d'un même mouvement ils courent à ce « charnier » qui est le puits banal de tout navire ; ils boivent à longs traits et pensent enfin seulement à regarder ceux qui les sauvent de la mort. Alors Dagorne ne peut retenir un cri en voyant devant lui un de ses camarades, l'enseigne Griffon, qui, d'abord dans cet homme demi-nu, hirsute, exténué, n'a pas reconnu son collègue du croiseur auxiliaire. Car le C... danois, frère du F..., a été comme lui arraisonné et emmené vers un port allié le 24 mai, remis par le commandant du croiseur C... aux soins de l'enseigne Griffon. Plus heureux que Dagorne, Griffon a échappé aux vues des sous-marins ennemis et il peut ainsi recueillir et sauver son camarade et les survivants du F... qui reçoivent aussitôt des soins empressés dont tous ont le plus grand besoin, mais en particulier le quartier-maître Quemeras, traînant depuis sept jours une blessure extrêmement grave sans qu'aucun pansement ait été possible. Le 31 mai le C... débarquait Dagorne et ses hommes à l'hôpital de Stornway.

Et le 14 juillet, sous les yeux du président de la République, le lieutenant au long cours Dagorne recevait la croix de la Légion d'honneur et la Croix de



PERDUS EN MER.

guerre avec palme en vertu d'une citation à l'ordre de l'armée conçue en ces termes :

« Enseigne de vaisseau de 1<sup>re</sup> classe de réserve Dagorne (Louis-Célestin), officier d'une énergie et d'un courage surhumains, a soutenu pendant sept jours le moral des survivants d'un bâtiment neutre coulé par un sous-marin ennemi, perdu en plein océan, à bord d'une frêle embarcation, à plus de 100 milles de toute terre, luttant contre la mer, sans eau douce ; a réussi, après les épreuves les plus poignantes, à atteindre un voilier neutre où les naufragés ont trouvé les secours nécessaires. »

GEORGES G. TOUDOUZE

## LA RELÈVE DES BELGES PAR LES FRANÇAIS EN FLANDRE



Dans un des villages de Flandre où s'est effectuée la relève, un de nos régiments a fêté son arrivée en régalant de musique française les camarades belges. Les gens du pays n'ont pas été les derniers sur les rangs pour entendre nos musiciens.



Nos musiciens ont enchanté tout le monde, depuis les braves villageois auxquels notre musique faisait oublier un moment celle du canon, jusqu'aux troupiers belges et français. Un général avait fait arrêter son auto pour entendre ce concert impromptu.



Quelques jours avant la récente offensive de Flandre, qui a été si glorieuse pour les armées franco-britanniques agissant de concert, des troupes françaises avaient relevé sur ce front une partie de l'armée belge. Voici l'arrivée d'un de nos régiments dans un village flamand, au moment où les troupes belges qu'il vient relever, rangées sur son passage, lui rendent les honneurs. Ce sont des braves qui saluent d'autres braves. Malgré la rusticité du cadre où se déroule cette scène, elle est empreinte d'une véritable grandeur.

## LES FRANÇAIS DANS LEUR SECTEUR DE FLANDRE

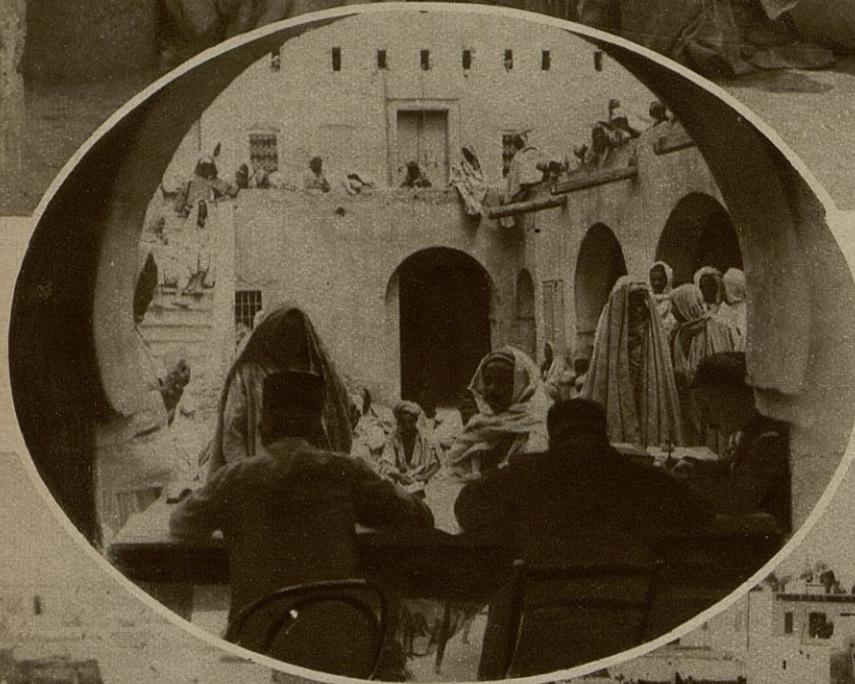


La région de Belgique où opèrent nos troupes est sillonnée de petits cours d'eau, de canaux ; elles les franchissent sur des passerelles qu'elles construisent, telle celle-ci, sur le terrain, avant de les lancer d'une rive à l'autre.



L'offensive franco-britannique en Flandre a été précédée d'un bombardement sans précédent, auquel n'a résisté aucun ouvrage de l'ennemi. La photographie du haut de la page représente l'état dans lequel a été mis un formidable blockhaus allemand. Par l'épaisseur des blocs qui restent de la voûte et des murs, on peut se faire une idée de la puissance des obus qui l'ont défoncé. En bas, c'est un lot de Boches sortant de la tranchée où on vient de les faire prisonniers. Ils portent encore leur casque lourd et disgracieux. Dans le médaillon, le général Anthoine rendant visite au roi des Belges dans son modeste abri de campagne.

## LE RECRUTEMENT DES INDIGÈNES EN TUNISIE



Le service du recrutement est installé dans la cour de la maison d'un notable de la ville ; les Arabes de la région viennent se faire inscrire. Les voici attendant patiemment, assis à la turque devant le bureau des autorités, qu'on les appelle un à un. Dans le médaillon, un officier français et des fonctionnaires tunisiens inscrivent à tour de rôle les recrues.



Les Arabes de Tunisie ont répondu avec empressement à l'appel de la France, réclamant pour défendre son sol envahi le concours de tous ses enfants. Sur le front, ils font bravement leur devoir à côté des Algériens, des Marocains, des hommes du Sénégal et du Soudan. Les opérations du recrutement se sont donc effectuées sans incidents. D'ailleurs tous les Arabes aiment la guerre qui est à leurs yeux la plus noble des occupations, et tous aiment la France qui leur a donné des lois justes et humaines. Cette photographie a été prise dans une petite ville où la présence du personnel du recrutement avait attiré toute la population de la région.

# LES CAMPAGNES DE JEAN LE BLANC

PAR MARC ELDER

VI

MATHURIN LE FOL'

Jean dormait déjà quand on le porta à l'hôpital. Les infirmiers le couchèrent comme un enfant, sans qu'il s'en aperçut. Il demeura pendant vingt heures sur le dos, dans un sommeil inerte de naufragé.

Lorsqu'il ouvrit les yeux, son visage exprima une grande surprise de voir autour de lui des lits blancs et des visages pâles qui le surveillaient. A vrai dire, il ne gardait pas de souvenirs précis du moment où il avait cessé d'exister, mais seulement la vision infiniment monotone, obsédante jusqu'à la folie, du désert océanien, mobile et sans issue. Après quatre jours de détresse, sur une épave, rongé par le froid, la faim, la douleur, il s'était senti mourir, les yeux et la cervelle brûlés par la réverbération mouvante de la mer.

Il bâilla, chercha à s'étirer. Mais ses articulations soudées n'obéirent pas. Toutefois, la chaleur du lit lui procurait une joie physique inestimable. Quand il voulut parler, il s'aperçut que les mots volaient sous son crâne comme des oiseaux insaisissables. Il put cependant balbutier :

— Faim... faim...

L'infirmier, un gros blond, chauve et tavelé, qui était de son métier peintre en bâtiment, lui répondit :

— T'as droit qu'à roupiller ! l'toubib, il a dit comme ça qu' si tu bouffais, tu crèverais !

Des rires accueillirent la mine épouvantée de Jean Le Blanc. Pour tous les pauvres débris qui languissaient à l'entour, le nouveau venu était toujours un sujet de distraction. Et qu'on le privât de nourriture, de cette ration qui constituait la satisfaction la plus certaine de ces loques redevenues uniquement des ventres, comme les nourrissons, c'était de quoi plonger la salle dans une joie sans mélange.

Le soir, pourtant, Jean put avaler une bouillie. Puis il dormit encore, douze heures de suite, comme doit dormir la bête enfin baugée après la chasse. Le lendemain il prit des laitages, des toniques. Et la vie lui revint par l'estomac.

Ce fut une chaleur bienfaisante qui doucement se répandit par tout le corps. Il eut des fourmillements dans les pieds et dit : « mince ! ». Il se leva sur le coude droit, — son épaule gauche ne fonctionnait pas, — et regarda les camarades. Le plus proche demanda :

— Ça va, poteau ?

Jean sourit, réfléchit un instant puis répondit :

— J'pense ben qu' j'aurai deux mois à tirer ; on est bon !

Car les naufrages se présentaient pour lui comme des œuvres providentielles, en raison de la convalescence ou des congés qu'ils entraînaient. Au reste, on ne put jamais connaître le fin de son aventure. Il disait seulement :

— On a sombré avec le navire, quoi !

Mais déjà il pensait aux bonnes tournées prochaines et à son retour au village. Aussi, lorsque deux jours plus tard il aperçut au milieu de la salle la figure d'un pays, toute sa personne frémit-elle de plaisir. Il se dressa grand sur son lit et cria :

— Hé Mathurin ! Hé Mathurin !

L'interpellé semblait ne pas entendre. Il tenait la tête baissée et l'arête vive de son grand nez luisait au-dessus d'une bouche molle. C'était un gars haut et large avec des bras qui n'en finissaient plus. Au moment où il releva les paupières, Jean remarqua dans l'orbite gauche du malade une tache blanche qui mettait sur son visage un vide mortel, impressionnant. Les camarades disaient :

— Pas besoin d'crier ; il n'entend pas : c'est l'dingo !

— Quoi ! quoi ! faisait Jean, j'veux pas ! C'est Mathurin Corcuff ! l'est d'chez nous !

Alors, un vieil homme au poil hirsute, qui semblait n'occuper que la moitié d'un lit, car l'on voyait sa couverture aplatie sur le pied d'une manière péniblement anormale, cracha une chique dans son mouchoir et parla :

— Mon p'tit, on est les seuls qui sortions d'la chaufferie de la *Caronade*, Mathurin et moi. Comment qu'ça s'est fait ? j'le dirai point ! On poussait les feux, parce que c'était les ordres. On savait bien qu'ça tombait là-haut, mais ça nous r'gardait pas. Tout à coup v'là qu'ça cogne dans la chambre des dynamos. Les cloisons ont volé en pièces ; l'eau a giclé avec du feu et les copains ont crié ; ah ! c' qu'ils ont crié ! Puis voilà... j'me suis r'trouvé ici : j'avais plus d'jambes... Mathurin, lui, c'est la raison qu'est partie...

Un silence marqua ces derniers mots comme un lourd point d'orgue. Mathurin avançait sans rien voir et Jean le couvrait de son regard inquiet et tendre à la fois. Quand il fut à sa hauteur il répéta :

— Hé Mathurin ! Hé Mathurin ! Tu r'connais pas ton pays ? Jean ! ton vieux Jean !

Le fou tourna la tête. Un rire neutre encocha ses joues et il balança ses longs bras, comme une petite fille qui va sauter à la corde. Alors Jean fouilla rapidement sous son traversin et tendit du tabac.

— Tiens, vieux ! tiens, une cigarette !

Mais le fou eut un frémissement bref, grimaça, s'enfuit en courant. Et le vieil amputé expliqua encore :

— Il aime pas l'tabac, il aime pas la gniolle, il aime pas rien ! Y a l'infirmier, l'gros qu'on appelle la *Bouzine*, il apporte quelquefois une chopine de fil en quatre ; c'est un bon zigue. Eh ! ben, Mathurin y veut pas goûter. On dirait qu'ça le repousse, quoi !

Et devant l'étonnement de Jean, qui ne comprenait

Un jour pourtant, Mathurin se tourna vers Jean, sur le banc où ils recevaient le soleil côté à côté, et le regarda longuement de son œil droit qui était intact. Jean souriait en se demandant : « Qu'est-ce qui veut ? » quand le fou se leva, lui prit la main et l'entraîna.

Il le mena au fond de la cour, près du mur de la rue. Deux ou trois pierres déchaussées faisaient saillie au milieu du crépi. Mathurin retira la plus grosse, découvrit une cachette. Jean se baissa et vit au fond tout un amas de sucreries multicolores, accolées en bloc les unes avec les autres.

— Ben vrai, s'exclama-t-il, tu les manges pas ?

Mathurin reposa la pierre et dit :

— C'est pour grand'mère...

Jean ne chercha pas d'explication parce qu'il savait que les fous ont des idées comme ça, qui ne répondent à rien.

Seulement, à part lui, il pensait avec tristesse :

— Pauvr' gars ! il est ben fichu !

Pour le distraire, Jean demanda l'autorisation de sortir Mathurin dans la ville. Il était si doux qu'on le lui permit. Ils allèrent ensemble, de leur grand pas roulant, coiffés du béret à pompon rouge, flâner sur les promenades.

Jean faisait l'avantageux et bombait sa vaste poitrine à cause des jolies filles qui travaillaient à leur fenêtre. Mais il n'oubliait pas son rôle et montrait pour son malade une sollicitude maternelle. Il le tenait par la main ou par le bras, ne quittait guère les trottoirs et ne traversait jamais une rue si une voiture était en vue. Mathurin marchait comme un automate, sans fatigue, sans joie, sans humeur.

Jean le mena devant les vitrines des bijoutiers qui sont tout en soleil et il lui dit :

— C'est beau !

Mais Mathurin ne voyait pas. Les bazars où il y a de belles pipes, les charcuteries appétissantes et les liquoristes, qui ont des bocaux de prunes et d'oranges à leur montre, ne le remuèrent pas davantage.

Une fois cependant il se réveilla. Les deux hommes étaient entrés au jardin public pour se reposer à l'ombre, mais le bassin, sur lequel les enfants faisaient naviguer de petits bateaux, les attira. C'était une pièce d'eau hexagonale avec une vasque au milieu. On voyait la navette rouge du cyprin passer et repasser dans la trame de l'herbe des fonds. Les enfants couraient à l'entour avec des gaulles pour diriger leurs barques.

Elles glissaient en douceur, l'ofant dans les risées pour repartir sous de nouvelles amures, ou même chavirant à plat sur l'eau frisée. Jean rigolait à chaque naufrage. Pour la première fois, Mathurin regardait.

Ce fut long, ce fut très long, mais peu à peu une expression vivante anima sa face vitrée. Un bateau arrivait devant lui et il se mit à genoux. Jean eut peur, craignant quelque folie. Mais Mathurin prit seulement le jouet, le tourna dans ses doigts et murmura, désignant successivement les voiles :

— Foc... misaine... foc...

Puis il orienta les écoutes et remit à l'eau la barque qu'un souffle emporta. Les enfants faisaient cercle autour de lui, parce qu'il portait le col bleu et le béret de la flotte. Ils demandaient des conseils et disaient tous à la fois :

— M'sieu ! m'sieu ! faites marcher le mien !

Mathurin, qui avait subi l'épouvantement de la chaufferie de son navire, s'amusa comme eux, à quatre pattes au bord du bassin, avec un petit bateau orgueilleusement baptisé *Le-Vengeur* par un fabricant patriote. A l'heure de rentrer, Jean dut l'arracher à son jeu.

A partir de ce moment le voile se referma. Jean n'eut pas le temps de renouveler l'expérience : sa permission était signée. Quand il annonça son départ au fou, le cœur gros, la voix mal assurée, — il s'était attaché à ce grand enfant comme une maman, — Mathurin l'entraîna de nouveau vers sa cachette. Il retira la pierre, sortit l'amas compact des friandises, le mit dans les mains de Jean en disant :

— C'est pour grand'mère...

— Quoi ? fit Jean qui ne comprenait pas.

— C'est pour grand'mère... répéta Mathurin.

Alors Jean se frappa le front, s'écria :

— Faut qu' j' lui porte ! faut qu' j' lui porte !

Mathurin rit en silence.

Dans le train des permissionnaires, Jean Le Blanc vérifia trois fois le paquet de bonbons qu'il portait à la mère Corcuff de la part de son petit gars. Il avait grand peur de le perdre.

(A suivre.)



pas qu'on méprisait l'alcool, le camarade reprit négligemment un instant plus tard :

— Ah ! il mange du sucre, comme les gosses !

Dès qu'il put se lever, Jean rechercha la compagnie de celui qu'on nommait le dingo. Il se tenait à l'accoutumée dans la cour de l'hôpital, une vilaine cour géométrique et nue, plantée d'une escouade de charmes alignés militairement : les architectes officiels ignorent le pittoresque et les fleurs qui sont les remèdes de l'âme. Il se tenait sur un banc, les bras croisés, la tête baissée, immobile comme s'il dormait.

Jean le cajola, le soigna. Il lui parlait longuement, affectueusement des choses de leur village, de la rivière où ils avaient laissé leur bateau, lui le *P'tit-Moche*, et Mathurin la *Sainte-Anne*. Il rappelait le cidre de la mère Daoulas, le vieux Chérel qui a un chien « qu'est bon pour le lapin », et la mère Corcuff et Marie-Ange. Mathurin ne remuait pas un doigt ; son visage demeurait mort.

Il était devenu semblable à un tout petit enfant. Il ne parlait plus que pour exprimer des besoins. Ses facultés, oubliées par l'épouvanter, s'étaient voilées et plus rien de la vie n'y marquait. Au reste il était docile et parfaitement calme.

Quand il sortit, Jean acheta des sucres d'orge et des boules de gomme, parce qu'on lui avait dit que Mathurin aimait les friandises. Il attendit qu'ils fussent seuls un après-midi dans la cour pour les lui montrer. Mathurin eut encore son grand rire sans expression, puis il allongea la main.

— Oui, dit Jean, c'est pour toi !

Et sa bonne figure luisait d'une joie ingénue.

Mais le fou, ayant saisi les bonbons, les mit dans sa poche et reprit sa pose momifiée. Jamais Jean ne put le décider à en manger.

## LES CANADIENS BUCHERONS SUR LE FRONT BRITANNIQUE

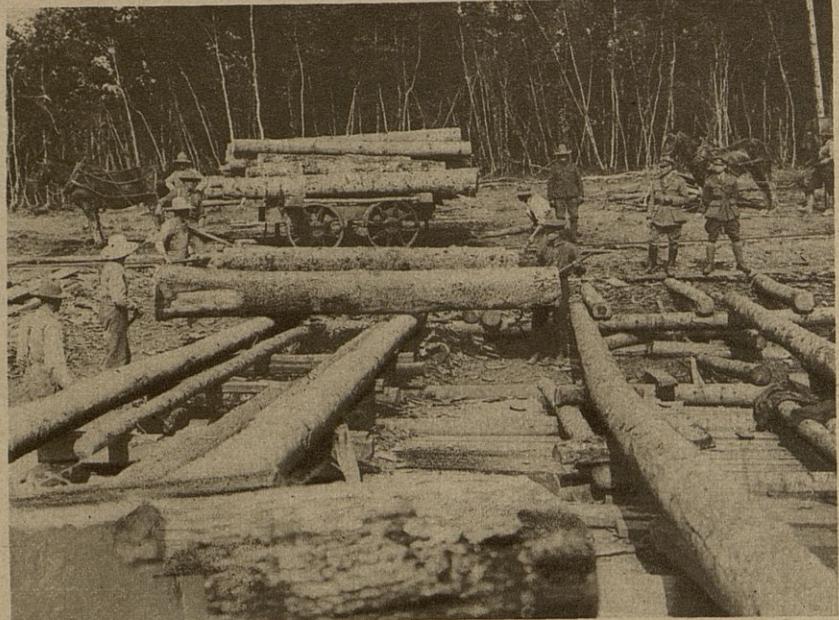


LES ARBRES ABATTUS SONT TRAINES JUSQU'A UNE STATION DE CAMIONS.

Abattre les arbres, les équarrir, au moins grossièrement, les rassembler dans les chantiers désignés, les débiter en rondins de longueur voulue, tout cela constitue une série d'opérations fort pénibles. Il faut ensuite procéder, au moyen de ce bois, à la réfection des routes qui, par places, en sont complètement recouvertes, créer des voies ferrées, étayer les tranchées, etc. Des milliers d'hommes y sont exclusivement occupés et leur rôle est d'une importance capitale.



L'ARBRE, SCIÉ PRÈS DU SOL, EST ABATTU AU MOYEN D'UNE CORDE ATTACHÉE EN HAUT DE SON FUT.



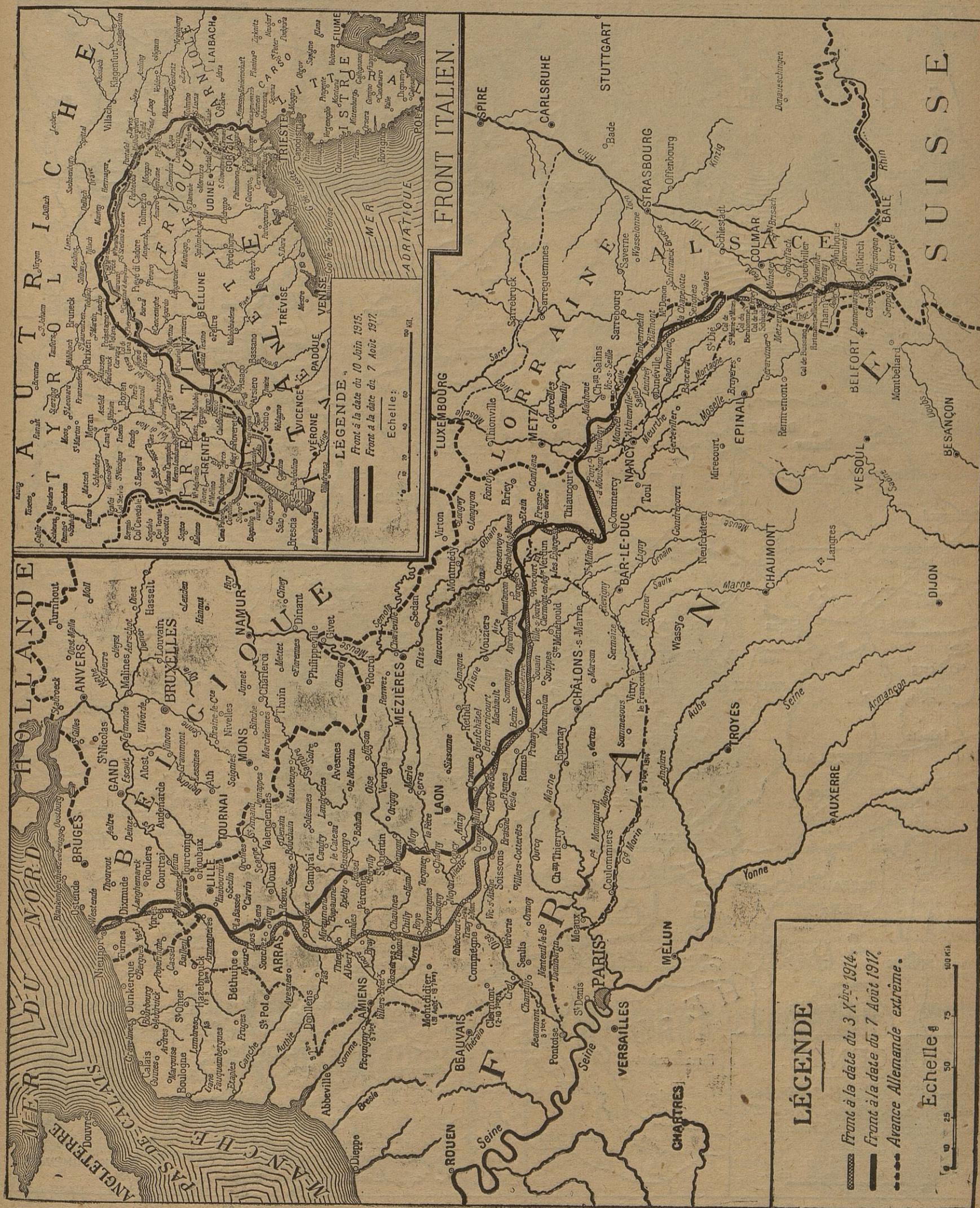
UN CAMION RECEVANT EN FORÊT SON CHARGEMENT DE TRONCS D'ARBRES.

Parmi les Canadiens qui servent sur le front britannique beaucoup viennent des lointaines contrées du Dominion où, si l'homme veut labourer, il doit commencer par défricher le coin de forêt où il enfoncera la charre. Chacun là-bas doit bâtir son habitation et l'on ne connaît d'autres matériaux que le bois tiré des forêts. Aussi ces Canadiens, qui ont pour la plupart grandi dans les exploitations forestières de leur pays, sont-ils tous plus ou moins bons bûcherons.



La construction et l'entretien des routes aboutissant au front, l'aménagement des tranchées exigent le labeur constant de nombreuses équipes de pionniers et nécessitent une consommation formidable de bois que fournissent les forêts de l'arrière. Voici, à gauche, un camion chargé de bois et, à droite, l'établissement d'une voie ferrée en forêt.

## LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT OCCIDENTAL (d'après les Communiqués officiels)

## LA GUERRE EUROPÉENNE (1914-1915-1916-1917)



LE FRONT RUSSE (d'après les Communiqués officiels)



LE GÉNÉRAL DE CEUNINK,  
le nouveau ministre de la guerre belge.



La garde irlandaise, à laquelle appartient ce détachement qui se rend à la ligne de feu, a pris une part brillante à l'offensive de Flandre.



M. SAVINKOFF,  
gérant du ministère de la guerre russe.

## SUR LE FRONT ORIENTAL

FRONTS RUSSE ET ROUMAIN. — En Russie, des divergences de vues entre groupements politiques ont failli faire évoluer la Révolution dans un sens irrémédiablement fatal au pays. Le ministre Kerensky a été sur le point de quitter le pouvoir : un accord étant heureusement intervenu entre les partis, il a pu constituer un gouvernement dont on peut espérer la remise au point définitive de toutes les facultés de la nation. Mais les choses de la politique, là-bas, sont encore trop fonction des choses militaires pour que le malaise, qui recommençait à planer sur Petrograd, n'ait pas eu une répercussion fâcheuse sur le moral de l'armée. Celle-ci, quelques semaines auparavant, avait commencé à se ressaisir : sa renaissance s'attestait par de brillants succès en Galicie, lorsque, de nouveau le désordre s'était mis dans les consciences, la masse des armées de Broussiloff n'eut plus la résolution nécessaire pour faire face à la puissante contre-offensive des impériaux. Un vaste mouvement de repli s'exécute depuis lors. Les meilleurs éléments russes tentent bien de temps à autre de caler la poussée austro-allemande, mais leur dévouement et les succès, pourtant appréciables, qu'ils remportent là et là ont été jusqu'à présent insuffisants. La retraite a dû continuer. Nos alliés ont perdu la Galicie et presque toute la Bukovine. Le territoire russe est entamé. Entre temps le général Korniloff a pris le commandement général des armées et s'est attaché tout de suite à rétablir la situation sur le front sud-ouest. On peut beaucoup espérer de son énergie et de ses talents : cependant l'effet des mesures qu'il a prises ne peut être immédiat. La situation, d'après les derniers communiqués, se présente comme suit : les impériaux avancent au nord-est de Czernowitz et ont à peu près atteint la frontière de Bessarabie. Au sud de Czernowitz ils se hâtent en direction de la Moldavie : ils ont dépassé Radatz. Au sud de la Bukovine, ils ont franchi la Bistritza, près de Boszny, et se dirigent sur les pentes des Carpates vers la Moldavie occidentale. Il faut remarquer toutefois que de fréquentes contre-offensives retardent le mouvement austro-allemand. Si de trop nombreux régiments lâchent pied systématiquement, quel-

ques-uns font tout leur devoir. C'est ainsi que le 8 s'est produite dans la région de la Zbrucz une violente contre-offensive russe qui s'est terminée par une victoire pour nos alliés, lesquels ont repris du terrain et fait 307 prisonniers. Dans cette région, l'ennemi ne paraît pas devoir poursuivre son offensive : il se fortifie sur ses positions.

Pendant que ces événements se passaient, l'armée de Mackensen, qui restait depuis assez longtemps inactive en Valachie, s'est remise en mouvement et a attaqué dans la région de Focșani, malheureusement avec succès. Les Roumains ont perdu du terrain et 1.300 prisonniers, puis ils ont fait tête à l'assaillant et le communiqué du 8 nous apprend qu'ils résistent entre le chemin de Focșani-Merescăști et le Sereth, et effectuent de fortes contre-attaques.

MACÉDOINE. — Sur ce front, l'artillerie continue à être très occupée tandis que l'on ne signale que des actions d'infanterie sans importance. L'ennemi tenté quelques coups de main sur nos lignes : le 3, à l'est du Vardar, près de Roselli ; le 5, dans la boucle de la Cerna ainsi qu'entre les lacs de Prespa et d'Ochrida ; dans la boucle de la Cerna, récidive le 7 ; il a été repoussé chaque fois et c'est inutile que ses batteries ont dirigé leurs coups contre les nôtres.

Le commandement italien a fait savoir que la région épirote qui reste temporairement occupée par ses troupes pour des raisons militaires, selon les délibérations prises à la conférence de Paris, comprend le territoire longeant la route de Santi-Quaranta, entre les sommets de Arinista, Hankali-Baki, Melisopetra ; la frontière albanaise reste ainsi établie d'après la conférence de Londres.

CAUCASE. — Les communiqués de ce front sont rares et concis. Ils indiquent cependant que les Russes, attaqués depuis un mois à plusieurs reprises, ne se sont laissé égaler nulle part. Nos alliés ne laissent pas les Ottomans prendre toujours l'initiative. Le 19 juillet c'est d'eux qu'est venue l'offensive : au sud de Petrékali, sur un front de 15 verstes, ils ont battu les Turcs et leur ont fait des prisonniers. On apprend que Falkenhayn est chargé de préparer une reprise d'offensive.



L'arrivée à Paris, le 9 août, de M. Basly, député, maire de Lens, et de Mme Basly, rapatriés après avoir été retenus trois ans à Lens par les Boches.

PRIME A NOS LECTEURS  
**AGRANDISSEMENT  
PHOTOGRAPHIQUE**

VALEUR 25 FR.

POUR 4 FR. 95

(Voir conditions dans l'annonce ci-contre)



LE PAYS DE FRANCE offre chaque semaine une prime de 250 francs au document le plus intéressant.

La prime de 250 francs attribuée au fascicule n° 147 a été décernée par le Jury du PAYS DE FRANCE au document paru en bas de la page 7 et représentant : « Nos poilus avançant en vague d'assaut sous les obus, sur le plateau de Craonne ». Rappelons que pareille attribution est faite chaque semaine à la photographie la plus intéressante du fascicule en cours de publication.

*Pour faire votre cuisine presque sans frais*  
EMPLOYEZ

**La Marmite Norvégienne**

**“ POT-AU-FEU ”**

construite spécialement pour ses lecteurs par  
**LE PAYS DE FRANCE**

S'ouvre facilement, très pratique, d'un fonctionnement parfait, cette marmite utilise la plupart des pot-au-feu, fait-tout, etc.



Elle est vendue **15 fr. pièce**  
prise en nos bureaux

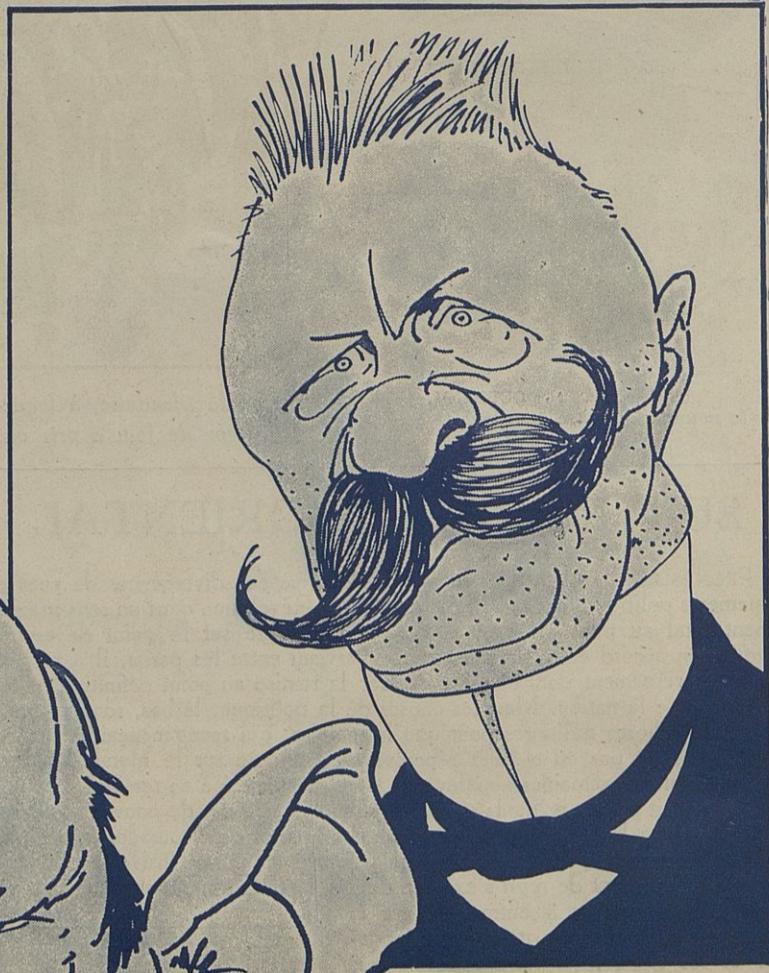
ENVOI PAR COLIS POSTAL, Paris : **15 fr. 60** -- Départements : **16 fr. 50**

Adresser commandes et mandats au PAYS DE FRANCE, 6, B<sup>1</sup> Poi sonnière, Paris

## La Guerre en Caricatures



SOPHIE



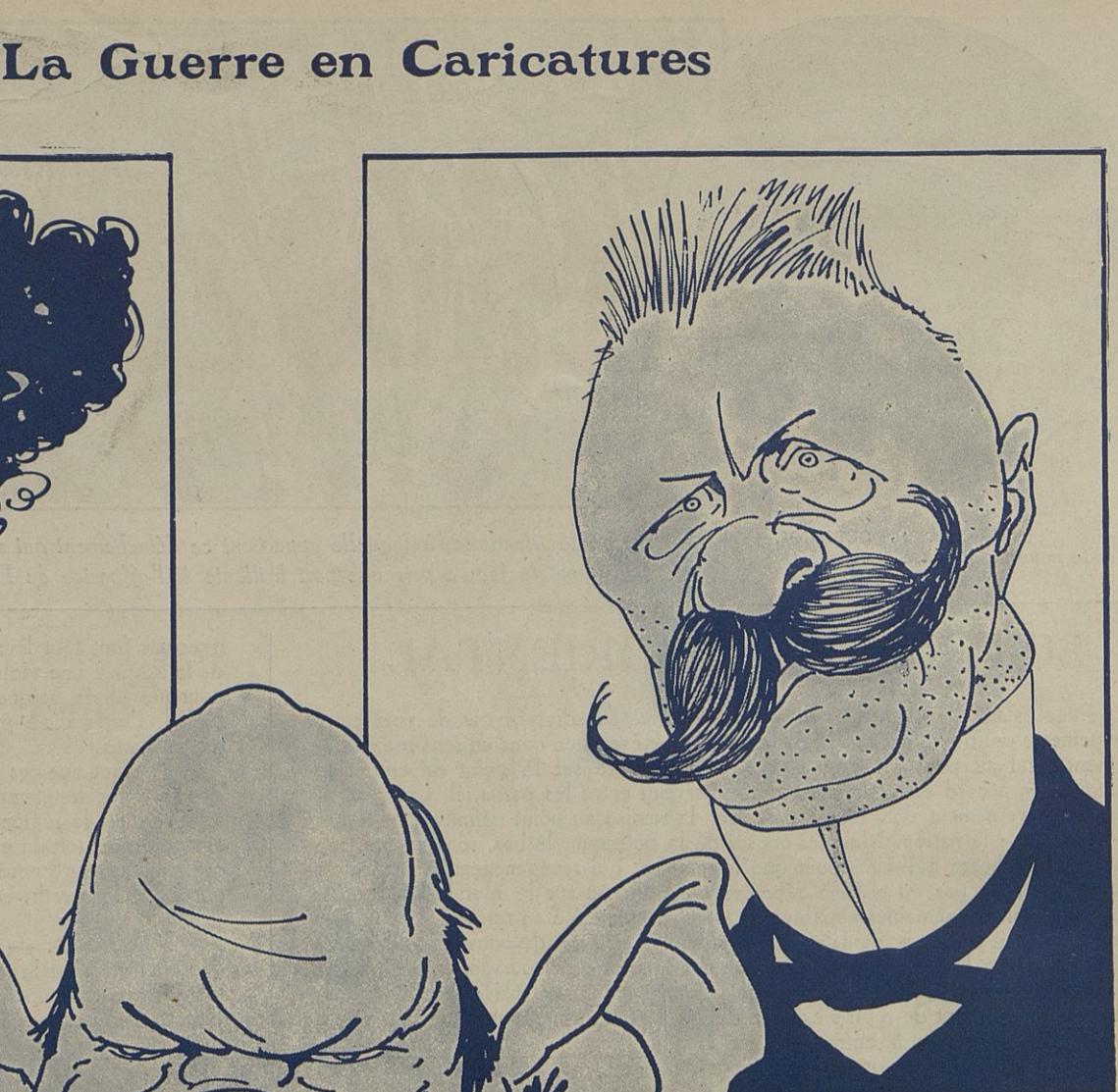
STREIT



LAMBROS



SKOULOURIS



CONSTANTIN

## LES EMBOCHÉS DE GRÈCE